



LA CHINE EST PROCHE

CinéMaVille



Beijing bicycle



A l'ouest des rails



In public



Conjugaison



Le cerf-volant du bout du monde



Jouer pour le plaisir



Le cerf-volant bleu



La divine

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Beijing bicycle

Chine - 2001 - 1h53

Réalisateur :

Wang Xiaoshuai**A propos du film :**

On avait découvert Wang Xiaoshuai avec le très beau **So close to paradise**. S'il est un peu moins étrange, un peu plus propre sur lui et plus maître de ses effets que ce précédent film, **Beijing bicycle** n'en reprend pas moins les thèmes et figures principales : encore une histoire de ploucs faisant le dur apprentissage de la Ville, encore une relation d'amitié entre un jeune homme et un «protecteur» plus âgé, encore des filles superbes et inaccessibles comme ultime horizon. (...) **Beijing bicycle** sera l'histoire d'une lutte à mort entre les deux garçons pour la possession d'[un VTT]. L'argument peut sembler mince, mais vu l'importance d'un vélo dans la vie des jeunes Chinois, cette dispute revêt la dimension d'un duel de western, d'une lutte tragique. Le film s'étire d'ailleurs en longueur, non pas par complaisance, mais parce qu'aucun des deux protagonistes ne veut lâcher le morceau. Le cinéaste saisit avec précision et patience toute la somme d'efforts nécessaires à l'appropriation : bastons, tension des postures de défi, épuisement des corps, et surtout, longues et haletantes poursuites dans les dédales du vieux Pékin dont profite Xiaoshuai pour filmer les enfi-

lades de rues, expérimenter travellings et raccords, enregistrer la topographie d'un lieu et raconter sans discours la vie d'un quartier en voie de disparition. Car Pékin est de plus en plus dévoré par l'économie capitaliste émergente, concrétisée par les voies rapides, les buildings de verre et d'acier, les publicités de néon, et l'apparition d'une jeunesse consommatrice et branchée. La possession d'un vélo neuf est d'ailleurs le moyen de conquérir les jolies filles, exactement comme dans nos publicités occidentales pour voitures. Tout cela, la caméra de Xiaoshuai le capte amplement, agilement et sans lourdeur, car la teneur politique et sociétale est omniprésente mais toujours en arrière-plan du récit principal. Au-delà des évidentes qualités de cinéma à l'œuvre ici, la principale information de **Beijing bicycle** est donc de nous montrer qu'il existe désormais en Chine populaire un consumérisme, une violence du statut social et ce qu'il faut bien appeler une lutte des classes, aussi âpre que par chez nous. (...)

Serge Kaganski

Les inrockuptibles 25 avril 2001

(...) On reconnaît dans cet argument plutôt ténu la trame d'un monument du patrimoine cinématographique mondial : **le Voleur de bicyclette** de Vittorio De Sica, hit tardif du néoréalisme (1949), qui assura partout autour de la planète la reconnaissance d'un courant esthétique dont il ne

constituait pourtant pas du tout le firmament. Comme son modèle, **Beijing Bicycle** charme par sa description documentaire de la circulation urbaine, sa restitution sensible de la ville, ses passants, ses vélos, captés dans une lumière radieuse et estivale, qui masque mal pourtant la noirceur du contexte, la dureté de la vie quotidienne, où un sou est un sou et où les ouvriers ne bénéficient guère de protection sociale.

Plus qu'un personnage, au sens psychologique du terme, Guei est une figure, réduite à quelques mots raréfiés. Le garçon est tout entier dans le désir de possession de sa chose, ce petit amas de ferraille auquel il confère le pouvoir de décider de la réussite ou de l'échec de sa vie. Les scènes où la bande de son rival le roue de coups et tente de l'arracher à son vélo ne manquent pas de force. A terre, à plat ventre pour recouvrir sa bicyclette, les bras en croix, les jambes emmêlées aux pneus et la tête dans les guidons, Guei ne lâchera pas l'affaire. Et ses agresseurs ont beau essayer de le retirer par les pieds, il s'accroche comme un crampon à la seule chose qu'il possède. Les personnages vraiment émouvants sont souvent les plus frustes, ceux qui sont définis par une seule obsession, une seule posture, et qui du coup laissent dans la mémoire l'empreinte d'une seule image. (...)

Jean-Marc Lalanne

Libération 25 avril 2005

A l'ouest des rails

Chine - 2002 - 9h

Réalisateur
Wang Bing**Rouille I** - 1h56**Rouille II** - 2h04**Vestiges** - 2h56**Rails** - 2h15**A propos des films :**

«Il est difficile aux Occidentaux d'imaginer la pauvreté de la Chine. A l'époque où les communistes prirent le pouvoir, le Chinois moyen vivait essentiellement d'un demi-kilo de riz ou de céréales par jour et consommait moins de 0,08 kilo de thé par an. Il s'achetait une nouvelle paire de chaussures une fois tous les cinq ans», écrit l'historien Eric J. Hobsbawm dans *l'Age des extrêmes*. En dépit de l'ouverture du pays, et en dehors de la promotion des deux grandes villes-vitrines, Pékin et Shanghai, un demi-siècle plus tard, il est toujours difficile aux Occidentaux d'imaginer à quoi ressemble la Chine.

Depuis quelque temps, le cinéma indépendant chinois, qui s'élabore en dehors de tout le circuit d'autorisations kafkaïen du régime, nous apporte des nouvelles fraîches de ce monde invisible. La situation historique exceptionnelle du pays, qui voit depuis une vingtaine d'années la transition entre l'ère communiste et le libéralisme être négociée par le Parti lui-même, ne pouvait engendrer que des films à leur tour exceptionnels. Ce glissement de l'ancien collectivisme à l'économie de marché, avec ses implications sociales et culturelles sur une communauté chinoise télévisée à dis-

tance et en zigzag d'une idéologie l'autre, était le sujet de l'incroyable fresque de Jia Zangkhe, **Platform**. La sortie (...) d'**A l'ouest des rails**, documentaire hallucinant de neuf heures sur le sort des habitants déshérités de Shenyang, au nord-est de la Chine, montre une fois encore les métamorphoses du système et ses retombées : comment une société, toujours vivante, toujours malade, est conduite à se régénérer ou à périr selon des lignes de changement qu'elle ne choisit jamais. Le film propose une étude en profondeur du bouleversement historique comme précis de décomposition : tout part en lambeaux, ruines, cendres et fumées, carcasses d'usine qu'on dépiaute tel un crabe pourri, murs effondrés des maisons gisant dans les ordures, corps éreintés de fatigue et pliés en quatre par le mauvais alcool, paysages plongés dans les ténèbres et la neige...

Tie Xi est un quartier de la ville de Shenyang, une vaste zone industrielle créée en 1934 par l'occupant japonais pour y fabriquer du matériel de guerre. (...) Des campagnes, la population afflue par vagues, attirée par l'offre d'emplois exponentielle, et culmine à plus d'un million d'habitants. Mais au début des années 90, la crise commence à se faire ressentir, le secteur s'esouffle et les usines s'endettent. Quand le film commence, Tie Xi vit ses dernières heures, les quelques usines en activité vont fermer, le quartier des ouvriers, racheté par des promoteurs privés, va être rasé. Couvert de prix (Marseille, Lisbonne, Yamagata, Nantes...), ce premier film de Wang Bing, un jeune cinéaste diplômé de l'Académie du film de Pékin, se divise en trois parties autonomes que

l'on peut voir dans n'importe quel ordre : **Rouille** (4 heures) ou la vie des ouvriers d'une fonderie au bout du rouleau ; **Vestiges** (3 heures) ou l'évacuation et la destruction par décret du quartier résidentiel de Tie Xi et les incertitudes des habitants face aux promesses de relogement (celui qui, le plus narratif, mérite d'être vu le premier) ; enfin **Rails** (2 heures) ou le quotidien de quelques conducteurs de trains de marchandises (des vieilles locos à vapeur) sur les 20 kilomètres d'une ligne toujours en activité.

Le film a connu un premier montage de cinq heures présenté dans la section Forum, du festival de Berlin, en 2002. Repéré par un des membres du comité de sélection de Rotterdam, Wang Bing a pu bénéficier d'une subvention pour s'acheter du matériel informatique et remonter son film. L'idée était bien sûr de le raccourcir, de le rendre plus acceptable aux formats de diffusion standard. A force de plonger et retourner dans tous les sens les 300 heures de rushes accumulés pendant trois ans (1999-2001), seul avec une caméra DV empruntée à un ami, il lui a semblé impossible de couper. Il a au contraire rallongé son film, restituant à cette expérience de cinéaste solitaire sa nature unique, temporelle et humaine, lui prêtant la démesure d'un roman russe. D'ailleurs, c'est encore de Russie que vient le modèle esthétique de Wang Bing qui avoue sa passion pour Tarkovski, ce dont témoigne la beauté de ses plans, en particulier dans l'univers industriel déliquescents de **Rouille**, et les ressources qu'il tire de la froideur métallique de l'image digitale.(...)

Didier Péron

Libération – 9 juin 2004

In public

Chine - 2004 - 23mn

Réalisateur :

Jia Zangkhe**A propos du film :**

Bien qu'indépendants, **In Public** de Jia Zangkhe, tourné en 2001 et **Debout**, premier film de Liu Hao (2002) sont sortis ensemble.

Le film de Zangkhe dure une petite demi-heure. L'auteur de **Platform** et **Plaisirs inconnus** pose sa caméra dans différents lieux : hall de gare, bus, salle de billard, dancing. Il regarde les gens, n'attend pas qu'il se passe quelque chose, attentif au contraire à la banalité que la décision du retrait et de l'observation transforme en spectacle continu. La curieuse façon de respirer d'un enfant, les mains d'un fumeur, un handicapé en fauteuil roulant accrochent l'oeil tels des signes qui ne veulent rien dire. Il est dommage que les distributeurs n'aient pu associer **In Public** à **In Person**, du même auteur, tourné la même année. (...)

Même si elle est artificielle, l'articulation des deux films, tournés par des cinéastes de la même génération, témoigne de cette fièvre qui s'est emparée des jeunes réalisateurs chinois pour rendre compte de la réalité physique de leur pays, dépouillée des oripeaux de la propagande et du prestige d'un cinéma d'apparat. La nudité de l'expérience est donnée avec un sens du détail qui ne trompe pas. Il est intéressant

de voir à quel point ce cinéma se détourne de l'idéologie, des grandes idées abstraites pour s'amarer aux dénominateurs communs de l'existence et de l'instinct de survie, sans craindre le burlesque et les trous noirs.

Didier Péron

Libération - 15 septembre 2004

Conjugaison

Chine - 2001 - 1h37

Réalisatrice :

Emily Tang

A propos du film :

(...) **Conjugaison** est le premier film d'Emily Tang, voici ce qu'elle en dit : «Il y a plus de 10 ans, il s'est passé un événement historique grave à Pékin. J'étais alors étudiante. Cet événement a pesé lourd sur la jeunesse chinoise et nous n'arrivons toujours pas à dissiper les ombres. Si, face à la réalité, la plupart des gens ont choisi la fuite, c'est que, quand il n'y avait plus d'échappatoire dans la vie réelle, on ne pouvait que fuir son idéal. Mais le plus souvent, le renoncement rend plus désespéré encore. Quant à nous, au cours de l'hiver qui suivait l'été 89, ce sentiment d'une lourde pesanteur a envahi tout le monde et atteint son point culminant. C'est de ce sentiment qu'est né mon film, qui tente de mettre à jour le tréfonds de quelques âmes en mutation.

Depuis ces 10 dernières années, Pékin a connu d'immenses changements. Pour une question de budget, notre production, qui se veut indépendante, n'arrive pas à reconstituer les scènes historiques de l'époque, de sorte que je ne peux que focaliser sur ce que ressentent mes personnages à la suite de cet événement. Presque tous les faits et les conflits extérieurs sont évités pour laisser place aux conséquences qu'ils ont apportées au monde mental des

gens. Les comédiens qui constituent mon équipe n'ont qu'une vingtaine d'années en âge moyen. La plupart sont des débutants. Mais la sincérité de tout le monde a fait que pendant le tournage, nous avons connu tout le temps des moments émouvants. Et nous le souhaitons aussi à notre film.»

Marina Foxley

<http://beam.to/7travelling7>

(...) **Conjugaison**, premier long métrage réalisé par Emily Tang, apparaît comme un ouvrage beaucoup mieux tenu et éloigné de tous rabâchages. Cette jeune Chinoise (31 ans) née à Pékin, mais établie à Hongkong, raconte ce qui semblait inimaginable dès la date de la rétrocession : la chronique des amours et du quotidien difficiles de brillants diplômés contraints de se cacher dans de misérables appartements, de pratiquer des métiers clandestins, voire d'avorter sans états d'âme, après les événements de la place Tienanmen.

Le film, qui se termine avec la levée de la loi martiale dans Pékin, ne commente pas (sans doute limité par la censure), mais divulgue les tracasseries et la peur sur un mode pointilliste, ce qui rend le discours beaucoup plus convaincant et fort. D'autant qu'Emily Tang résout une partie des limites techniques de son faible budget par une astuce de mise en scène plutôt habile : souvent, les plans ne laissent apparaître qu'un bout de tête tronqué ou une moitié de corps, comme si, à l'abri du régime répressif qui cherche à les débusquer, les

personnages étaient non seulement hors cadre (politiquement et graphiquement), mais bientôt hors champ, évaporés dans un système qui ne change pas.

Thierry Jobin

<http://www.letemps.ch/dossiers>

Le cerf-volant du bout du monde

France/Chine - 1958 - 1h22

Réalisateurs :

Roger Pigaut

Wang Kia-Yi

A propos du film :

Comme **Le ballon rouge**, d'Albert Lamorisse, **Le cerf-volant du bout du monde** mériterait d'être un classique du cinéma pour la jeunesse. C'est toute une époque qui revit à l'écran : Pierre Prévert était conseiller technique ; Henri Alekan, chef opérateur. Et la réalisation de cette première coproduction franco-chinoise était un petit événement.

Aujourd'hui, son message de fraternité semble aussi candide que généreux. On sourit à entendre ce dialogue populo dans la bouche des enfants, ou devant ces trucages à la Méliès, qui font apparaître un bon génie aux côtés de Pierrot. Mais les spectateurs qui avaient 10 ans à la fin des années 50 éprouveront une vraie nostalgie. Ils retrouveront un Montmartre inattendu, avec ses terrains vagues et ses palissades en bois. Et que dire du charme des Tractions, des 4 CV et des Dauphines, que l'on voit, sillonnant les ruelles du 18^e arrondissement ?

Bernard Génin
Télérama n°2293

Jouer pour le plaisir

Chine - 1992 - 1h38

Réalisatrice :

Ning Ying

A propos du film :

Long travelling dans les rues de Pékin. Grouillement continu de la foule, musique des klaxons, sonneries de bicyclettes... **Zhao Le, Jouer pour le plaisir** commence par un bain de foule. La caméra, qui s'est glissée dans le flux de la circulation, semble chercher quelque chose ou quelqu'un. Elle s'arrête sur la façade d'un vieux théâtre. Nous voici sur scène, où l'on donne une représentation d'opéra traditionnel. Dans les coulisses, techniciens et accessoiristes s'affairent autour d'un vieil employé. C'est Han, l'homme à tout faire, à la fois concierge, souffleur et doublure au pied levé. Pour lui, cette représentation est la dernière : demain, il sera à la retraite. Demain, il pourra rejoindre la foule qui, inlassablement, circule devant le théâtre. En quelques plans, Ning Ying, jeune Chinoise de 34 ans, prouve qu'elle a l'œil d'un reporter. La première journée de vie "non active" du vieil Han est un beau moment de cinéma en liberté. On le voit flâner dans son quartier, se retrouver entraîné, malgré lui, dans la file d'attente d'un cinéma et on éprouve la même sensation de "vacance" que lui. A force de le suivre, pas à pas, on tombe sous le charme des ruelles de Pékin.

"Il n'est pas évident à filmer, ce vieux Pékin que j'aime tant et que l'on est en train de massacrer, raconte Ning Ying. Voyez le théâtre où débute l'action, il vient d'être détruit. J'aurai un peu sauvé sa mémoire. Déjà, dans mon premier film, **Quelqu'un est tombé amoureux de moi** (un remake asiatique du **Certains l'aiment chaud** de Billy Wilder !), j'avais essayé de repé-

rer les coins les plus pittoresques de la ville. Mais mon chef opérateur ne voulait cadrer que les néons géants des grandes artères. Il m'a interdit de mettre l'œil à la caméra ! En visionnant les rushes, j'ai vu qu'il coupait régulièrement les prises avant que je ne le demande. Pour toute l'équipe, qui m'avait été imposée, les traces du passé sont tristes et laides. Moi, c'est tout ce qui m'intéresse !" Quand elle monte ce film de commande, Ning Ying reconnaît à peine ce qu'elle a filmé. Pourtant, le **Certains l'aiment chaud** chinois fait un triomphe commercial. Ce qui permet à Ning Ying de choisir librement le sujet de son nouveau film. Un roman de Chen Jiangong la séduit. Elle y découvre les flâneries du vieil Han, qui rencontre d'autres retraités, aussi modestes que lui. Ils ont trouvé un moyen original de tuer le temps : chaque jour, devant un jardin public, en s'accompagnant à la vielle, ils chantent des airs de l'Opéra de Pékin. Et chaque jour, ils se chamaillent sur la justesse d'un accord ou sur le nombre de modulations à faire sur une note. Han, qui depuis les coulisses, a entendu les plus grands chanteurs, leur donne quelques conseils. Il leur trouve un local et devient leader du groupe "L'Opéra de Pékin pour le troisième âge". *Il y avait là tout ce que j'avais envie de filmer : une ville, des traditions en péril, des personnages pittoresques...* Après huit mois d'écriture, Ning Ying rencontre enfin un jeune producteur intéressé par son projet. *"Seul problème : il voulait engager de vieux acteurs de théâtre et je voulais des non-professionnels. Heureusement, ce sont les pros eux-mêmes qui m'ont rejetée: "Vous êtes trop jeune. Vous êtes une femme. Et le message de votre film n'est pas clair". Et moi de leur répondre : "Vous avez 60 ans ? Vous êtes trop jeune pour le rôle, vous parlez en pontifiant et moi je veux du naturel. Je suis une femme ? Et alors ? Quant à mon message, il sera dans les rides de mes personnages."* Ning Ying trouve un compromis avec son

producteur. Elle n'engage que deux professionnels. Le premier incarne Han ; l'autre, un gros chanteur rustre qui conteste son autorité. Tous les autres sont recrutés dans de vrais clubs d'amateurs de l'Opéra de Pékin.

"Ils sont très nombreux, ces clubs, et je voulais absolument que tout, dans ces personnages, soit authentique : leur langage, leur comportement... Entre les prises, discrètement, je les écoutais et je les observais, quitte à modifier un détail à la dernière minute. Mais pas un seul moment je n'ai improvisé. Pour la scène finale, j'ai volontairement provoqué leur colère, afin de savoir quels mots grossiers ils emploient." Car, peu à peu, la zizanie éclate. Han joue au petit chef. Il instaure des lois. Ses airs supérieurs agacent les autres. Mais, pour nous, c'est irrésistible. Irrésistible et émouvant, parce que Ning Ying filme les travers de ses "petits vieux" avec chaleur et une tendresse malicieuse. Il faut voir la jeunesse de ces pépés-chanteurs le soir où, en se maquillant les uns les autres, ils se préparent à participer à un concours de quartier. Armé d'un camescope, un reporter de télévision est venu les voir. Ils défilent, un à un, se présentent, parlent de leur famille ; l'un d'entre eux, en guise de carte de visite, se contente de pousser une note suraiguë, *"parce que c'est bon pour la tête ; ça chasse les énergies négatives"*. On sourit. On pense à Tati, avant de se laisser emporter par la mélancolie quand, soudain, tout le monde se retrouve divisé. (...)

Bernard Génin
Télérama n°2304

Le cerf-volant bleu

Chine - 1994 - 2h18

Réalisateur :

Tian Zhuangzhuang**A propos du film :**

Le film s'articule autour de trois périodes de l'enfance du petit Tietou, dans une coopérative pékinoise des années 50 et 60. Trois âges auxquels correspondent trois figures paternelles (les maris successifs de sa mère), que l'enfant verra "tomber", au sens propre comme au figuré, l'une après l'autre. Le tout sur fond d'hystérie totalitaire. Mais les convulsions de l'histoire des *Cent Fleurs* et de la répression antidroitière de 1957 à la Révolution Culturelle, ne sont pas qu'un arrière-plan. Elles scandent ces vies ordinaires, en sapent la convivialité et en infléchissent le cours avec une toute puissance brutale : séparations, disparitions, arrestations, déportations. Le petit monde de Tietou et de sa mère s'éparpille et se raréfie un peu plus d'année en année... **Le cerf-volant bleu** est le récit de cette raréfaction progressive, de ce resserrement inexorable de l'espace intime - vie domestique, rapports conjugaux et familiaux, relations de voisinage - sous la pression totalitaire incarnée par les comités de quartier et leurs directives de plus en plus coercitives. «*On peut étouffer l'histoire, pas les souvenirs*», dit l'affiche du film, pompeusement mais justement. Tian ZhuangZhuang n'étouffe ni

la première (attitude courageuse et méritoire qui lui vaut, à lui et à son film, bien des déboires en Chine, au point que la post-production n'a pu se faire qu'en dehors du pays) ni les seconds. L'intelligence et la pertinence du **Cerf-volant bleu** résident précisément dans cette étroite et constante intrication de l'Histoire et de la chronique intime, du politique et du domestique, du temps historique et du temps familial. Le revers de cette intelligence était l'habileté didactique, le prêchi-prêcha moraliste et l'emphase parabolique, écueils douloureux généralement constitutifs de ce type de programme fictionnel. Le cinéaste contourne ces pièges en optant pour une narration très elliptique (le ton, malgré la division du récit en époques et le foisonnement de personnages, est résolument anti-épique, anti-saga), et en prenant soin de s'attacher à ses protagonistes en tant que personnages plutôt que de chercher à tout prix à «faire sens» sur leur dos. (...) Cette attention humble et généreuse aux êtres, qu'illustre assez bien le portrait discrètement esquissé du troisième père, moins antipathique qu'il ne l'était à priori aux yeux de Tietou et aux nôtres, s'applique aussi au moindre petit rôle de passage, telles cette bricoleuse et maladroite à force de vouloir bien faire, ou cette petite nièce collante et têtue qui découvre le cerf-volant accroché dans un arbre. Cette qualité de regard, également patente dans l'élégance formelle dont fait preuve Tian

Zhuangzhuang à chaque plan, donne au film son indéniable et puissante charge d'émotion, sans effet de manches et sans pathos superflu.

Jacques Valot

Mensuel du Cinéma n°14 - fev 94

La divine

Chine - 1934 - 1h39

Réalisateur :

Wu Yonggang**A propos du film :**

Wu Yonggang mit en scène un drame social prenant la défense de la dignité féminine. Une jeune femme pauvre est condamnée à se prostituer pour élever seule son bébé. (...) **La Divine** est un des plus grands rôles de la célèbre actrice Ruan Lingyu, star du muet et idole des jeunes intellectuels. C'est une jeune femme amoureuse, courageuse et libre qui, victime d'une odieuse campagne de presse, se suicida à l'âge de 25 ans, le jour de la fête des femmes, entrant ainsi dans la légende.

www.inst-jeanvigo.asso.fr

La Divine est une œuvre que Ruan Lingyu a tournée alors qu'elle était au faîte de sa gloire. Elle se suicidera suite aux rumeurs de liaisons adultères l'année d'après. Avec le temps le souvenir de la belle Chinoise avait tendance à s'estomper dans la mémoire du public jusqu'à ce que le réalisateur Stanley Kwan lui rende hommage dans son **Center Stage** (avec Maggie Cheung dans le rôle de Ruan), avivant la curiosité de bon nombre de cinéphiles sur les œuvres originales de la star du muet. Les possibilités de les visionner restent malheureusement trop rares (...).

Le film est clairement un véhicule pour la belle Ruan. Toute l'histoire est basée sur son personnage et lui donne d'amples occasions de montrer ses capacités d'actrice. Mais est-ce vraiment un reproche étant donné que son charisme et son talent crèvent l'écran ? Ruan Lingyu n'a d'ailleurs pas une tâche aisée, elle doit personnifier rien de moins que La femme ! Celle qui est à la fois "pute" (son travail), mère (sa vie privée) et amante (sa relation difficile avec le gros Zhang). (...) Le fait est qu'en voyant **La Divine** on comprend mieux l'attraction que Ruan Lingyu a pu avoir sur les foules chinoises et ce qui a pu motiver Stanley Kwan à en faire un film. L'histoire même est typique du mélodrame chinois de l'époque. Le personnage de Zhang par exemple est le méchant de service nécessaire pour que l'héroïne apparaisse plus courageuse et vertueuse encore. Le propos du film par contre est entre deux eaux : progressiste dans son idée de base, permettre l'éducation d'un enfant quelque soit l'origine sociale de ses parents, mais frileux et limite conservateur dans son traitement. Les moments où Ruan prend des clients sont à peine esquissés. On sent la volonté du réalisateur de ne pas aller trop loin afin d'éviter que le public ne condamne le personnage. La condamnation des rumeurs et autres manœuvres discutables des gens envers Ruan en raison de son travail n'est que faiblement affirmée. (...) Wu Yonggang dose intelligemment les malheurs et les événements positifs afin de

garder son histoire équilibrée et avance à un rythme régulier dans son déroulement.

La Divine n'est probablement pas le meilleur film de la star, mais sa superbe prestation et l'efficacité dramatique du film en font une œuvre appréciable. C'est aussi une très bonne façon de découvrir Ruan Lingyu et ne peut que donner envie de voir plus de ces films !

Arnaud Lanuque

www.ifrance.com/hkcinemagic

(...) Des décennies en arrière à l'époque du muet. Parmi les 100 meilleurs films chinois, figure **Shen Nu** (littéralement **La Déesse**) rigoureusement traduite par **La Divine**. Troublante coïncidence avec Greta Garbo dont l'un des films-phares fut **La Divine**.

(...) **La Divine** s'avère être un mélodrame taillé sur mesure pour Ruan Lingyu dont les qualités d'actrice ne sont plus à prouver. Elle habite son personnage tragique avec nuance et expressivité. Même dans les séquences silencieuses, son regard et son sourire qui dissimulent et évoquent à la fois la tristesse, suffisent amplement à communiquer l'émotion au public. Le talent et le charisme de Ruan Lingyu envoûtent l'écran à travers cette double interprétation de la mère et de la pute. (...)

Christopher Violet

www.ifrance.com/hkcinemagic